

Ce livre est publié avec le concours  
du Centre National du Livre

DIMITRI T. ANALIS

## HOMMES DE L'AUTRE RIVE

OBSIDIANE

© Obsidiane 2002  
ISBN : 2-911914-50-3

I

Après la mer, sur l'autre rive, une grève,

Après la mer, sur l'autre rive, une grève,  
Dans la chaleur qui fait trembler l'air  
Et leurs silhouettes maigres, élémentaires,  
Les traits fondus dans la brume qui s'exhale  
Ils semblent proches et pourtant lointains  
Installés dans la clarté aveugle de l'été.

Les vagues lourdes de sel, les voiles du vent  
Empêchent leurs paroles de traverser la mer  
On voit leurs gestes que l'air réfracte.

Un enfant penché sur une tache jaune  
Le vent se met à souffler — est-ce un garçon ?  
Un vieillard plus loin, il traîne son ombre  
Tel un sac lourd sur le sable du monde  
Et une femme vêtue de cendres, elle s'adresse  
A une autre, drapée de flammes blanches  
Tenant par la main un enfant qui s'agite  
Et veut se détacher d'elle — est-ce un rêve ?  
Il se débat, le sable le retient comme un sommeil  
Et le vieillard avance lentement vers son passé.  
La femme lâche l'enfant, il disparaît du regard  
C'est le temps qui va jouer dans l'avenir.

Serein, démesuré, le ciel devient blanc  
Pourtant l'œil n'y voit qu'obscurité  
Et des voix qui n'arrivent pas jusqu'à eux  
Tentent d'arrêter le temps, de les réveiller, vite  
Mais le vent les sépare et les voix s'évanouissent  
Une brume légère les recouvre comme un voile.

Ils veulent rester proches, familiers  
Mais s'ils sont reflet ils ne sont pas image  
Ils sont flammèches qui tournoient et planent  
Comme si leur existence avait rencontré  
Le feu devant une porte ouverte à la vie  
Et la lumière entière ne les précise pas.

La femme de cendres se détache des autres  
Elle s'éloigne vers la mer, là où le sable  
Durcit sous la lumière opaque, elle lève  
Les bras, puis s'envole en grand oiseau gris.  
Maintenant la rive s'est éclaircie, le vieillard  
S'est arrêté, la tête levée il regarde l'oiseau.

Ces silhouettes brûlantes dans l'air qui tremble  
Otages de la mémoire endurcie du temps  
Sont menacées, cette grève recule vers le passé  
Elle prolonge à partir du rivage un sable  
Doux comme une voyelle, d'ici commence  
Une terre non advenue de gestes ivres et lents  
Consonnes vacillantes dans une lumière indécise  
Elles sont sans maître et pourtant avancent  
Dans un monde réfracté, indifférent, précis.  
Et nous qui les regardons ne sommes-nous pas  
Leurs reflets qui parlent sans être entendus  
Une plainte qu'efface la vague sur le sable ?

Leurs visages existent, si on les distingue mal  
On peut toujours les imaginer, au dessus d'eux  
Un vide lumineux s'ouvre sur lui-même.

C'est une plus sombre force que le hasard  
Qui réduit ces personnages à leurs mouvements  
En cet instant précis, dans la lourde chaleur.

C'est aussi une grande flamme sous le sable  
Qui les entraîne, invisible, un feu sans miroir  
Elle ne dessine pas leurs gestes mais pèse lourd  
Dans leurs yeux calcinés qu'effrite le rêve.

Ce même rêve, sombre brouillard, les anime  
Et les enveloppe d'humidité et de chaleur hypnotique  
Ils sont des ombres d'eux-mêmes mais présents.  
Sur quelle surface, de quel côté est le réel ?

Sur cette grève aveuglée par la brume  
Les vagues sourdent et roulent des eaux  
Plus lourdes que leurs yeux creux, vidés  
Par cette même lumière grave, pesante.

La joie, leur grande joie d'éveil calme  
Est comme une musique dans le silence  
Sans images et sans raison, une danse,  
Ils n'ont pas peur de se perdre dans l'éternité.

V

Nous sommes les hommes de l'autre rive

Nous sommes les hommes de l'autre rive  
Des hommes que l'on ne peut atteindre  
Mais cependant visibles et proches,  
Nos corps manquent de contours fixes  
De nos visages seul reste le regard  
Car nous sommes chassés de nous-mêmes  
Et notre vrai pays nous est interdit.

Les lumières des villes nous ont bernés  
Elles ont multiplié nos désespoirs  
Nous avançons à travers la brume humide  
Sans cesse la chaleur alourdit nos pas.

Ce qui sépare nos corps de l'abîme  
Est assurément le sentiment d'un abandon  
Qui nous habite depuis toujours.

Et nous atteignons, une fois de plus,  
Le même désert après avoir fui  
Des villes frappées par l'abandon.  
C'est que le dénuement, la transparence,  
Sont notre lot, nous hantent, mais aussi  
Les grands vents qui poussent, bousculent  
Et ouvrent, à des lumières plus vastes, nos regards.

Pour fuir les illusions, les rumeurs  
Pour éviter les chimères de l'absolu  
Pour la fraîcheur d'une clarté blanche  
Nous avançons sans arrêt, nous regardons  
Sans peur, vers l'autre rive.  
Cette marche sera pour nous un voyage  
Dont l'ivresse indiquera l'achèvement.

En tâtonnant dans la brume  
Nous avons touché au présent,  
Nos yeux ont réappris la mémoire  
A contempler de nouveau les hommes.

Dans l'anonymat mortel de la lumière  
Nous avons détourné les regards et les corps  
D'un lieu ignorant le bien et le mal  
Nous avons appris le poids de l'ombre.

Nous savons que la lumière  
Est une règle avant d'être un glaive.

Nous sommes les hommes de l'autre rive  
Notre sang défie le temps, rien  
Ne peut nous abolir, aucune main  
Nous effacer, car tout ce qui enivre  
Tout ce qui donne le vertige, exalte,  
Ou grise, est né de nos mouvements.

A travers les villes du passé  
Dans le silence des chemins vides  
Nous avons affronté la mort et le nom  
De la mort en chantant face au vent.

Nous sommes dépositaires de l'ivresse du temps  
Soumis à son humeur, à son éblouissement.